

Nos mnémosynes modernes

La mémoire saturée, de Régine Robin, Stock, 525 p.

Catherine Mavrikakis

Numéro 194, janvier–février 2004

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/18374ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (imprimé)

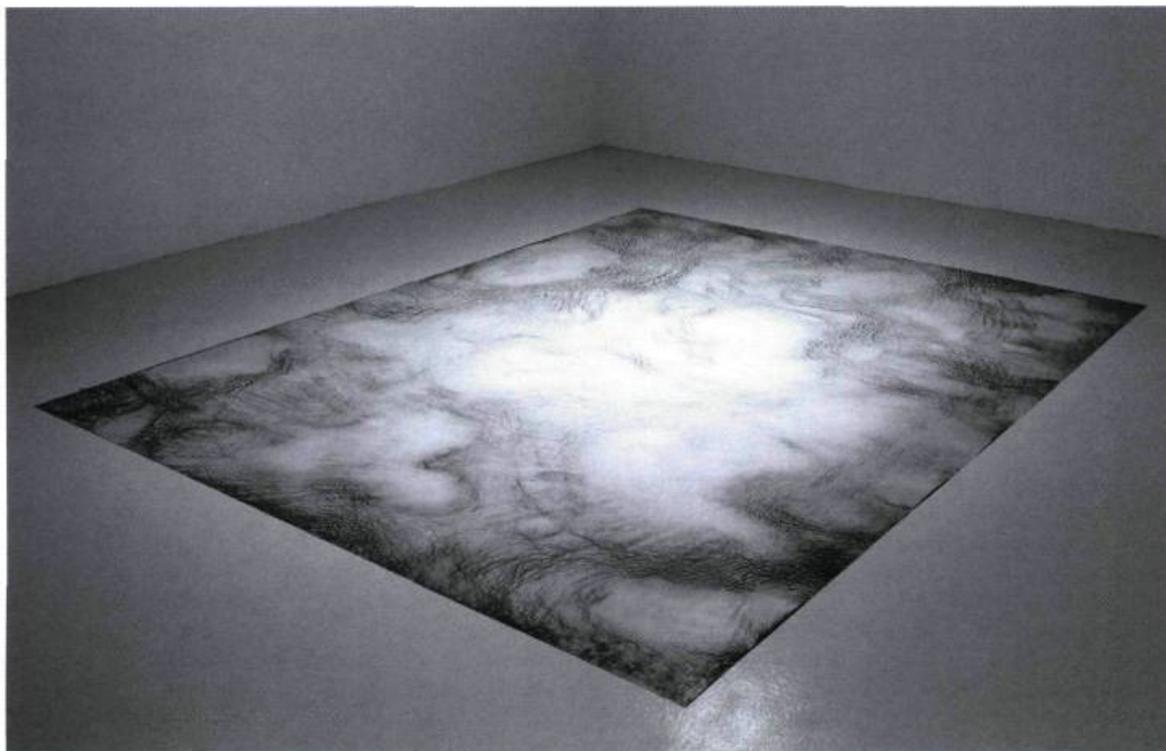
1923-3213 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mavrikakis, C. (2004). Nos mnémosynes modernes / *La mémoire saturée*, de Régine Robin, Stock, 525 p. *Spirale*, (194), 28–29.

NOS MNÉMOSYNES MODERNES



Angèle Verret, ... au lieu... image contact, 2003, acrylique sur ciment, œuvre in situ, galerie B-312, 366 cm × 274 cm.
Photo : Richard Max Tremblay.

LA MÉMOIRE SATURÉE de Régine Robin

Stock, 525 p.

L'ŒUVRE de Régine Robin a pour matrice la Seconde Guerre mondiale. C'est au cœur de l'espace temporel de la séquence 1939-1945 que l'historienne réfléchit, que l'écrivain s'installe et que *La mémoire saturée* se fonde. Née en décembre 1939, Régine Robin a vu sa vie se tisser à même la trame de la guerre et tout son travail philosophique et créateur est une magnifique tentative de reprise, de critique, de réécriture de l'impensé intellectuel et psychique que cette deuxième guerre mondiale reste pour l'Occident. La tâche de Robin, celle qu'on la voit mener depuis les années soixante-dix, peut se concevoir alors comme une élaboration en deux temps : un temps premier de l'avant, précurseur de l'horreur européenne et un temps second, celui de l'après ancré dans la reconstruction acharnée d'un monde qui se donne pour assises des

fondements paradoxaux, anti — et pro — communistes, d'un monde qui veut à la fois oublier et à la fois se souvenir, d'un monde qui n'a pas fini de payer sa dette symbolique, immense, totale, à la guerre.

Comment penser cette dette ? Qu'est-ce que le début du xxe siècle peut nous apprendre sur cet après-guerre infini et tragique dont nous ne semblons pas sortir ou pouvoir sortir, du moins en Europe ? Et surtout, surtout que nous restait-il de la Seconde Guerre mondiale ? À cette dernière question, les textes de Régine Robin apportent une réponse terrible. Ce qu'il reste de la guerre, ce sont ses survivants, Régine Robin elle-même, petite fille de 39-45, des femmes et des hommes étonnés d'être encore là, et vraisemblablement abasourdis par leur présence affolante dans ce monde raflé et éraflé. « Depuis 1945, je sais que nous sommes des survivants, écrit

Robin. *Ma mère parlait de l'an 1 de la survivance, elle mettait en œuvre un étrange calendrier mimant le calendrier révolutionnaire.* »

La suite des choses ne va pas de soi. Le temps se fait autre et la réconciliation avec l'idée de l'existence pose nécessairement problème à celui qui ne peut recoudre la trame du temps historique déchiré par sa propre mort à laquelle il a survécu, hagard. De là, chez Robin, un travail du biographique, au sens du travail de deuil, une tentative de toujours inscrire l'anecdote dans la pensée et d'y voir la fondation ou encore les résonances de l'écriture historique. De là aussi chez Robin une méfiance certaine face à des discours sur une impossible continuité ou relève historique, sur la paralysie de la dialectique. L'histoire continue et il faut craindre sa muséification, le silence trop respectueux, le mutisme compassé qu'engendre la réelle

impossibilité d'accompagner l'indicible, l'infigurable, l'irreprésentable. C'est pourquoi, à travers *La mémoire saturée*, on trouve ici et là un Je qui se souvient, ou encore un Je qui croit se rappeler quelque chose comme le passé. On aperçoit la place du potentiel faux souvenir et de tout événement rapporté qui fait aussi, malgré tout, partie de la mémoire. On voit errer à travers le texte des scènes reconstruites, des morceaux de l'intime, des fragments qui côtoient, touchent, chevauchent de grandes questions philosophiques sur le mémoriel et qui viennent donner à la pensée le poids de la mémoire personnelle, inventée ou non, mais toujours par définition défaillante, pleine, très pleine de trous. Robin transmet des souvenirs incertains. « Une autre scène sans doute racontée, celle-là, au commissariat de la rue Ramponneau à Paris. Au moment de la distribution des étoiles jaunes, le préposé, au commissariat, n'en donne que deux à ma mère, une pour elle et une pour mon frère. Elle me porte dans ses bras, je suis encore bébé. Le décret de Pétain stipule que les enfants de moins de six ans ne porteront pas l'étoile. En conséquence, le fonctionnaire zélé ne m'en donne pas. Je me mets à hurler car je tiens à ce bout de chiffon qu'on distribue à tout le monde, sauf à moi (je dois avoir deux ans). Ma mère, effrayée par le bruit que je fais, en saisit une sur la table ainsi qu'une épingle. Elle m'en fixe une sur le pull-over, dans son trouble, elle me pique un bout de peau. Je hurle de plus belle, sans comprendre ce que pouvait signifier ce geste qui épinglait littéralement une identité assignée sur mon corps. »

Hypermnésie du travail de l'histoire

Au brouhaha, sous forme de *memento*, d'impératif de la mémoire, dans lequel nous nous trouvons, après 1945, à la commémoration tous azimuts dans laquelle nous sommes plongés, à la conservation du présent à laquelle nous participons sans cesse, Robin n'oppose pas seulement le silence obligé ou obligatoire. Si elle cherche à entendre dans l'histoire des éclats, des bouts de silence pour permettre le dé-saisissement des passés morbides et mortifères, l'historienne qu'est Régine Robin ne peut jamais parler de la mémoire de façon pieuse ou dogmatique. Le texte mis en exergue, de Walter Benjamin, montre assez le travail historique comme entreprise politique et respect du passé. « *Le don d'attiser dans le passé l'étincelle de l'espérance n'appartient qu'à l'historiographe intimement persuadé que, si l'ennemi triomphe, même les morts ne seront pas en sûreté. Et cet ennemi n'a pas fini de triompher.* » Les morts doivent être protégés des paroles que l'on peut leur prêter, des silences ou des discours qu'on leur impose et l'engagement de l'historien est là pour créer une chambre de résonance où le temps mort doit faire entendre et réentendre ce qui n'a pas encore pu être dit. La mémoire se trouve ainsi entièrement lovée dans les interstices de la parole, dans les blancs, les absences, ou encore dans le trop-plein, la surproduction de souvenirs. Il ne peut y

avoir une complète économie des moyens du mémoriel. À la pléthore de la mémoire, Robin ajoute une surabondance de discours, de réflexions et de souvenirs qui fait de *La mémoire saturée* une sorte de bric-à-brac de souvenirs intellectuels, philosophiques, historiques et personnels d'où peut jaillir justement, comme le dit si bien Benjamin, « *l'étincelle de l'espérance* ».

Le jeu de l'histoire

Chez Robin, le ludique mémoriel prend souvent la place du tragique du souvenir. Agencer, créer, détruire, construire sa mémoire, non pas pour la nier, mais au contraire pour pouvoir, à travers des assemblages surabondants de récits mémoriels, faire entendre les crissements et les glissements de l'histoire et de son exploitation, tel est le défi que se donne Régine Robin. Et le livre joue. Il ne s'en prive pas. Il donne ainsi la parole à différents sujets, à différents souvenirs où s'épanouissent de multiples identités. C'est la parole de l'immigrante au Québec, de Régine Robin mêlée à celle de Rivka A., la fille d'émigrés en France que je perçois clairement dans le texte. Rivka, double français de Régine Robin, vit en France et envoie des « e-mail » à son alter ego québécois. Ces messages, Rivka-Régine les lira à son retour au Québec et répondra alors à Rivka sous le nom de Régine. Dans cette division du sujet, dans cette surabondance de l'identité, ce qui se donne à lire, c'est la mémoire comme invention et réinvention. Le passé ne peut être changé, mais il peut donner naissance à maintes formes d'existence. Et là, je dirai que dans ce livre où le Québec est si peu présent, dans cet oubli de l'histoire québécoise qui caractérise *La mémoire saturée* (peu saturée du Québec...), je me demande si Régine Robin ne se permet pas de vivre une identité à l'abri de la Seconde Guerre mondiale et si la question de l'immigration de l'auteure n'est pas liée ici à ce désir de faire un tout petit peu silence (silence que Robin peut par ailleurs, paradoxalement, reprocher au Québec) sur la guerre afin qu'il soit possible de voir celle-ci autrement et de faire parler l'histoire de façon inattendue.

Pour Robin, le discours historien doit se déplacer, s'adapter, inventer d'autres formes afin de pouvoir rendre compte de paroles étouffées, suffoquées par l'hyperproduction de mémoires de toutes sortes. « *L'histoire est un roman qu'on peut prouver* », disait Carlo Ginzburg et c'est précisément la place de la fiction dans la mémoire que Robin veut saisir. Il ne s'agit pas alors de condamner toute représentation, tout récit sur Auschwitz, comme le préconise Claude Lanzmann dans son travail filmique sur la Shoah, il ne s'agit pas davantage de dénoncer une « hollywoodisation » des événements, mais au contraire de voir comment la fiction est nécessaire à tout travail du mémoriel.

Robin rapporte l'anecdote fort intéressante d'un adolescent qui dit avoir saisi davantage l'horreur de l'holocauste en regardant *La liste de*

Schindler du cinéaste Spielberg qu'en « visitant » un camp de concentration. Les lieux de mémoire sont aussi imprévisibles et leur efficacité ne peut être déduite à l'avance. La fiction peut permettre le souvenir et là, l'historienne qu'est Régine Robin fait place à la romancière qui sait que l'écriture et le récit peuvent aussi s'approcher de la mémoire et en dire l'essentiel.

Fidèle à cette idée d'un jaillissement et d'une compréhension de l'histoire là où l'on ne l'attend pas, *La mémoire saturée* accueille donc tout aussi bien des réflexions sur l'usage de l'histoire dans la vision et la fondation des deux villes que sont Las Vegas et Santa Fe qu'une pensée de la place de la Shoah dans la construction de notre mémoire collective. On entendra aussi, à l'œuvre dans le texte, une multiplicité de voix qui viennent saturer le travail de la mémoire et essayer de le déplacer, de le faire agir autrement. C'est la voix de l'enfant perdu quelque part pendant la guerre que j'entends dans le livre de Robin, la voix de Régine mêlée à celle du petit Georges Perec, mais aussi à celle de Benjamin Wilkomirski qui a témoigné, dans un livre fort étrange, de sa Shoah d'enfant sans jamais avoir vécu un tel événement.

On a l'impression souvent, à la lecture du livre de Robin, de voir le virus mémoriel se propager dans le texte et mettre en scène l'oubli propre à cette folie pléthorique du souvenir. Mais cette mise en scène du vertige de la profusion mémorielle ne conduit pas seulement à un désabusement devant l'histoire. Elle fait apparaître aussi et surtout la possibilité de la mémoire critique qui, tout en se laissant imprégner par la logique de l'archive, du cérémonial et du commémoratif, met en panne la machine infernale de la mémoire détraquée, autoproductrice et stérile. Transformer la commémoration en remémoration, le « gravé » dans la pierre en construction éphémère, en constante évolution, montrer l'édification volontaire de la mémoire, tout en soulignant la fragilité de celle-ci, c'est par ces gestes que commence le tissage d'une autre mémoire.

La guerre a refait la carte du monde, n'en doutons pas, et c'est cette carte dont nous continuons encore à dessiner et détruire les contours dans les répétitions les plus insensées. Ce sont les spectres de 39-45 qui reviennent au détour des mots, dans les discours politiques qui ne peuvent s'empêcher d'évoquer les morts et d'invoquer les fantômes. Car l'histoire peut se répéter et Robin nous le démontre bien, en suivant Hegel et Marx, pour souligner le caractère spectral de mai 68. L'histoire sonne presque toujours deux fois et il faut être attentif à ses réapparitions, aux scènes qu'elle se rejoue, grotesque et grandiloquente. Mais l'histoire peut encore nous surprendre et c'est là que nous saurons l'attendre. *La mémoire saturée* est porteuse de ce désir fou de l'avenir dans un monde hanté par ce qu'il a failli devenir.

CATHERINE MAVRIKAKIS